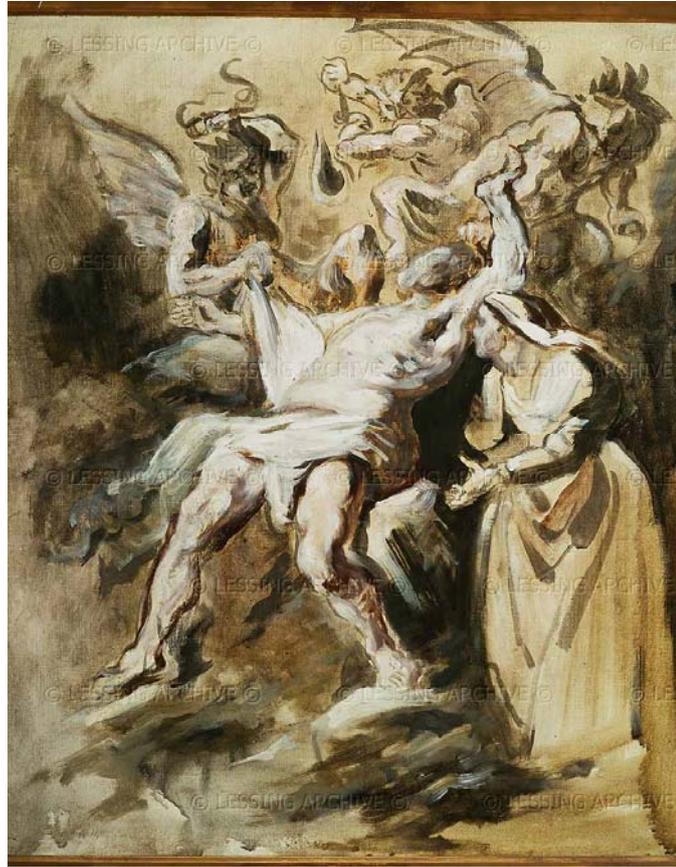


*Impatience du diable*¹

« Pourquoi Dieu nous tente-t-il ? »



Job tourmenté par les démons, Delacroix

Stéphane Zagdanski

C'est une bonne question².

Si on a tendance à imaginer spontanément que la tentation est l'œuvre du diable, il se trouve que dans l'Ancien Testament, la grande affaire de tentation, hormis l'épisode du jardin d'Éden, c'est celle de Job, où le moins qu'on puisse dire c'est que Dieu et le diable se donnent la main.

Le Talmud commente la phrase de Dieu à Satan: *Tu m'incites à le perdre sans motif.* (Job 2:3): «Si cette phrase ne faisait pas partie du Texte, on n'oserait pas l'énoncer: Dieu ressemble ici, si l'on peut dire, à un homme qui se laisse influencer.»

Cette question de la tentation, dans *Job*, est dédoublée, comme si Dieu, tenté par le Diable, renvoyait en écho cette tentation vers Job pour s'en débarrasser ou l'annuler, ou la mettre elle-même, la tentation, à l'épreuve de sa propre efficacité.

Commençons par remarquer qu'une bonne partie de la problématique de la tentation se ramène, dans le livre de *Job*, à celle du regard. L'œil, les yeux, le regard reviennent tout le temps :

«Quand cesseras-tu d'avoir le regard sur moi? Quand me laisseras-tu le temps d'avaler ma salive?» (7:19)

«Mais les yeux des méchants seront consumés.» (11:20)

«Il m'attaque et me perce de son regard.» (16:9)

«Dieu secourt celui dont le regard est abattu.» (22:29)

«J'avais fait un pacte avec mes yeux, et je n'aurais pas arrêté mes regards sur une vierge.» (31:1)

¹ Conférence faite au Temple de l'Église Réformée de l'Étoile, en décembre 1995.

² Le sujet de la conférence était imposé.

S'agissant de Béhémot : «Ses yeux sont comme les paupières de l'aurore.» (41:10)

Ou encore, ce verset très obscur, dont la traduction est hypothétique (ce qui reste vrai de tous les versets): «On invite ses amis au partage du butin, et l'on a des enfants dont les yeux se consomment.» (17:5).

Le discours de Sophar de Naamah, au chapitre 28 – chapitre d'autant plus primordial que sa place exacte dans le texte est contestée –, tourne autour de l'*invisibilité* de la sagesse, opposée au regard qu'on peut porter sur les richesses du monde. C'est un enseignement musical qui profère des vérités irreprésentables, puisque, si on décompose le nom de cet ami de Job, *tsophar hanaamati*, on obtient le cortège suivant: le «sifflet» (*tsaphar*), le «hurlement de sirène» (*tsophar*), le «matin» (*tsépher*), la «couronne» (*tsépher* – qui rappelle στεφανος, la «couronne» en grec), «agréable» (*naham*), «charmant», «aimable», «mélodie» (*nehima* – telle Noémie, la «Mélodieuse»), «timbre de voix» (*nehima*), etc.

Le diable est au contraire ce qui vous en veut de *détourner* votre regard. Le diable est au principe de l'impudeur, ce ressentiment qui intime de croire à ce qu'il exhibe. Cessez de croire un instant à la société, et le diable se fera société pour pourchasser votre incrédulité. Le diable est ainsi toujours du côté de la crédulité maximale.

Pour le dire autrement, si Dieu nous tente, le diable nous attende. Il est un attentat permanent au principe même de la pudeur – c'est-à-dire *du regard qui se détourne*.

Dieu nous tente parce qu'il nous attend, et s'il nous attend, c'est qu'il nous précède en ses œuvres, comme au désert la colonne de nuée devance les Hébreux dans leurs pérégrinations. Dieu attend, Dieu est temps (c'est aussi pour cela que Dieu n'est pas tendre) et cette tension du temps, cette tentation de l'attente se distingue de l'attentation, c'est-à-dire de l'impatience.

Le diable, lui, est impatience. Les attentats, le fanatisme, sont des convulsions de l'impatience. Le diable nie que les choses arrivent quand on ne les attend pas. Il est la négation du messianisme, cette puissance perpétuelle d'inattendu.

Que teste Dieu à travers notre patience? En définitive notre vitesse. Paradoxalement, l'impatience est lenteur. Dieu, lui, est substantiellement rapide. On pourrait choisir des milliers d'illustrations de cette rapidité, dans le judaïsme, mais celle qu'a inauguré le christianisme est aussi assez parlante, puisque le Christ est à la fois le fils et le père de sa mère. Difficile de trouver raccourci plus fulgurant...

Voici un exemple juif, parmi tant d'autres, de la célérité de Dieu. Le Talmud, en commentaire de ce passage de *Job*: *Lui qui m'assaille par une tempête, qui multiplie sans raison mes blessures* (9:17), enseigne :

«Job blasphème en parlant de tempête, et Dieu lui répond par la tempête. Job s'adresse à Dieu en ces termes: "Souverain du monde, peut-être un vent de tempête est-il passé devant Toi, qui T'aura fait confondre Job avec Ojeb («ennemi»).»

Dieu lui répond par une tempête: *L'Éternel répondit à Job du milieu de la tempête* (*Job* 38:1)... Dieu parla ainsi à Job: J'ai créé une grande quantité de cheveux sur la tête de l'homme /jeu de mots entre *Sa'ara* («cheveu») et *Se'ara* («tempête»)/, et à la racine de chaque cheveu j'ai créé un follicule, afin qu'il n'y ait jamais deux cheveux nourris par le même follicule; car si cela se produisait, les yeux

humains seraient privés de lumière. Je n'ai pas confondu un follicule avec un autre: pourrais-je confondre Job avec Ojeb?»

Examinons un autre cas d'intense crédulité: la mort. La mort n'existe qu'autant que l'on n'y croit pas. Cessez de croire à la mort, et elle risque fort de s'acharner sur vous, sur vos descendants plus précisément (c'est le cas de Job), puisque c'est par la procréation qu'on s'imagine immortel. Telle est toute la démonstration du Christ. Il a dû mourir pour ne pas avoir rendu de culte à la mort. Ce n'est pas la même chose de croire en la mort et de lui rendre un culte. L'humanité ne croit pas à la mort, veut ne pas croire à la mort (toute la logique du Spectacle est dans ce déni renforcé: l'image sert à cacher la mort, mais la mort n'est que l'envers de l'image, elle avance masquée, elle avance numérisée plus exactement), or l'humanité ne cesse de lui rendre culte sur culte, ce qui est logique puisque cette incroyance n'est que l'autre face de la crédulité. La mort qui n'existe pas (au sens où Dieu existe), n'étant que le reflet de la crédulité la plus extrême, s'est mise en travers du Christ – par le biais de la tentation – qui se détournait d'elle (en ressuscitant Lazare, par exemple).

Tout cela orchestré par Dieu, qui n'a tenté le Christ que parce qu'il était son fils, cas unique, jusqu'à preuve du contraire, dans l'Histoire. Sinon Dieu s'en fout. Il serait d'une grande crédulité de s'imaginer que Dieu passe son temps à nous tenter – il a autre chose à faire.

C'est sans doute pour marquer cette indifférence de Dieu que le *Notre Père* exprime, plutôt que « Ne nous tente pas »: « Ne nous soumetts pas à la tentation... ».

Un autre enjeu crucial dans *Job* est celui de la procréation, puisque c'est à travers ses enfants que Job est d'emblée mis à l'épreuve, et que ses enfants « renaîtront » en quelque sorte, à la fin, lorsque ses épreuves s'achèvent. Ce ne sont bien sûr pas les mêmes enfants qui meurent au début et sont engendrés à la fin, mais le texte est si succinct à ce propos que c'est comme si la procréation des uns au dernier chapitre compensait l'atroce perte des autres au premier, au même titre que les troupeaux et les richesses de Job qui lui sont « rendus » en conclusion.

On peut lire un épisode de tentation au moyen de la procréation, dans la Bible, c'est, au premier *Livre de Samuel*, l'histoire de Hanna et de Pennina, femmes d'Elkana. Pennina exaspère sa rivale stérile, Hanna, afin de mettre sa foi à l'épreuve, explique le Talmud. Cette petite histoire de stérilité et de rivalité intéresse d'autant plus le christianisme que le fils que Dieu va enfin accorder à Hanna est Samuel, qui oindra le premier « messie » David, dont Jésus comme on sait descend. Ce commentaire du Talmud est accompagné d'un autre selon lequel Satan s'inquiétait de ce que Dieu, favorisant Job, risquait d'oublier l'amour d'Abraham. C'est ainsi pour « servir le ciel » qu'il convainquit Dieu de le laisser tenter son gâté serviteur. Et le Talmud conclut de manière comique que « lorsque R. Aha ben Jacob fit ce commentaire à Papounia, Satan vint lui baiser les pieds ».

Ce qui nous ramène au diable.

Non seulement le diable est au principe de l'impudeur, mais l'impudicité du diable ne s'est jamais autant manifestée que dans et par le Spectacle, soit ce qui s'exhibe de force pour contrecarrer l'invisibilité musicale des lettres.

L'impudence, le cynisme de l'impudeur (Diogène se masturbe en public) triomphent aujourd'hui dans l'industrie pornographique, dont le film porno n'est en un sens que la partie visible. Or qu'est-ce qui caractérise le film porno ? quel

en est le leitmotiv ? L'éjaculation *visible*. La pornographie est diabolique au sens où elle vise à prouver l'irréalité spectaculaire du principe de procréation. La loi symbolique du film porno, c'est la non-procréation onaniste, puisque le héros y éjacule toujours *de visu*. Rien de plus répétitif qu'une copulation, et l'éjaculation impudique du film porno est là pour montrer que tout peut aussi bien se faire en pleine lumière. Son inverse est, de ce point de vue, ce qu'on appelait autrefois la jaculation, soit la prière issue de l'intimité nocturne.

Ce dont la pornographie doit nous convaincre, c'est en réalité que la procréation peut et doit se faire à la lumière artificielle.

Pourquoi le diable s'en prend-il à la procréation naturelle (ce qui est le vrai crime d'Onan, non pas tant la masturbation que le refus de procréer) ? Parce qu'un génie peut apparaître n'importe quand.

Mallarmé l'a énoncé, dans un merveilleux sonnet théologique de sa jeunesse : «Et de ce qu'une nuit, sans rage et sans tempête ces deux êtres se sont accouplés en dormant (*tout est là!* Le génie peut jaillir du sommeil de la bêtise...), ô Shakespeare et toi Dante, il peut naître un poète.»

Autant dire que la procréation artificielle et toutes ses techniques ne sont que des avatars de la censure. Si ces techniques ont été inventées, si elle se multiplient et sont légion aujourd'hui, c'est afin d'empêcher et de juguler la naissance possible, aléatoire, évidemment rarissime, d'un Shakespeare ou d'un Dante !

Le diable a horreur du vide. Là où la crédulité manque, là où elle fait défaut, le diable se manifeste, fait mille efforts pour pallier cette déperdition. Comme quoi l'idée que le diable serait du côté de la femme (la Tentation incarnée) est absurde, parce que s'il est bien un sujet de crédulité millénaire,

c'est la femme, ce que démontre l'affaire du péché originel ou l'histoire de Samson. Le diable n'en viendrait donc à se faire femme que pour tenter qui aurait miraculeusement cessé de croire en elles. Bon, ça a bien pu arriver à divers saints au cours de l'histoire, mais comme tout le monde le sait les saints ne courent pas les rues.

Aristophane, dans *L'Assemblée des Femmes*, montre précisément que si des femmes se mettaient à organiser sérieusement leur propre parthénogénèse politique, l'impudicité aussitôt s'en mêlerait, de toute l'intensité de son idéologie diabolique. Praxagora en effet s'écrie: «J'entends faire de la ville un seul foyer, en brisant toutes les clôtures, sans aucune exception: qu'on puisse aller et venir, de tous chez tous!»

Ce qui permet de mieux saisir la parenté entre l'idéologie du voyeurisme universel qui règne sur internet par webcams interposées, et celle de la procréation artificielle et du clonage que les laboratoires promeuvent d'ores et déjà à l'échelle planétaire.

Leo Strauss, dans *La cité et l'homme*, a noté l'éminente parenté entre *L'Assemblée des femmes* et *La République* de Platon; il explique à ce sujet que le comique réside, chez Aristophane comme chez Platon, *dans une certaine impossibilité traitée comme possible*.

Tel est le sens du rire si fréquemment associé au diable. Le rire du diable réalise l'impossible. La Société du Spectacle, où le divertissement s'impose comme tyrannie du rire froid, n'est elle-même que cet impossible réalisé, autrement dit la Mort qui, après avoir commencé par représenter la vie en même temps qu'elle l'imbibait, a fini par en absorber toute la substance, pour prendre parfaitement sa place. «Le spectacle en général, comme inversion concrète de la vie, est le mouvement autonome du non-vivant.» écrit Debord dans *La Société du Spectacle*. C'est aussi en ce sens qu'il parle d'«actuel temps gelé».

Or on se souvient à ce propos que le neuvième et dernier cercle de l'*Enfer*

chez Dante, où sont les traîtres et où gît Lucifère, est *glacé*.

«Je vis encore mille visages violacés de froid; depuis ce temps je tremble et le ferai toujours, à voir des eaux gelées.»

À croire qu'il y a quelque chose de proprement glacial au cœur de l'attention. Ainsi, au Purgatoire, la Sirène à laquelle Dante rêve – et les sirènes, on le sait bien depuis Homère, sont des noyaux pétrifiés et sonores de tentation – est-elle engourdie par le froid. Dante, pour la faire parler et chanter, doit la réchauffer de son regard intérieur, sa « pensée transmutée en rêve ». C'est un des plus beaux épisodes du *Purgatoire* ; Dante s'endort, échappant à la tentation froide, il s'assoupit sous le tiède bercement de sa propre pensée. Non seulement Dante, nouvel Ulysse selon l'hypothèse de Borges, résiste à la tentation froide, mais il la combat par sa propre tentation chaude. Mallarmé confirme cette distinction entre tentation froide et tentation chaude dans un sonnet, celui-là même que le narrateur de la *Recherche* envisage de faire graver sur une Rolls offerte à Albertine :

«À des glaciers attentatoire
Je ne sais le naïf péché
Que tu n'auras pas empêché
De rire très haut sa victoire»

On notera qu'« attentatoire », au singulier, désigne le « naïf péché », qui attende aux glaciers et triomphe par le rire.

D'Aristophane à Dante en passant par Debord, la distinction se précise, donc, entre deux sortes de tentation: *la chaude*, musicale, et *la froide*, visuelle.

«Dieu tente mais n'induit pas en erreur», énonce Pascal. Impossible rendu possible, le diable, lui, se révèle, bien d'avantage qu'un dérèglement des sens,

une erreur de logique. Il torture la raison et nous induit en erreur. Et il triomphe en cette fin de siècle, ère de grandes, fâcheuses, calamiteuses inductions en erreur. Ainsi, en langage scientifique, l'«induction», à l'origine un terme de logique (remonter des faits à la loi, des cas singuliers à une proposition plus générale), désigne à la fois un certain mode d'avortement, un certain stade de la fécondation *in vitro* et, en chirurgie, l'induction d'une anesthésie, le «stade où commence l'endormissement».

Évacuation, fécondation et endormissement artificiels, à nos corps défendants, voilà les grandes lignes du programme d'induction par lequel le diable règne aujourd'hui sur tant d'esprits.

Ces grandes lignes peuvent d'ailleurs se décliner en une légion de petites tentations annexes, dont sainte Thérèse d'Avila énumère dans son *Autobiographie* quelques unes parmi les plus déroutantes, «toutes sous couvert de zèle pour la vertu».

«C'est l'œuvre du démon qui semble se servir des vertus que nous avons pour autoriser selon ses moyens le mal qu'il poursuit» dit-elle. Telle est la logique de l'illogique, toujours d'une parfaite actualité après tant de siècles.

On peut ainsi nommer la tentation du prosélytisme, «désirer pour tout le monde une grande spiritualité dès qu'on commence à goûter la paix et les avantages qu'elle procure»; la tentation de la sollicitude: «la peine que nous causent les péchés et les fautes que nous voyons chez les autres»; la tentation de la sécheresse: sainte Thérèse conseillait aux novices de chercher à «vivre joyeuses et libres», pour éviter de tomber dans la tentation de sécheresse, «certaines personnes s'imaginant qu'elles vont perdre leur ferveur à la moindre inadvertance»; la tentation de ne pas lire: «Le démon s'installa sur mon livre pour m'empêcher de finir ma prière», raconte la sainte; la tentation de l'exhibitionnisme: «Je suppliais Dieu, par une prière spéciale, de dévoiler mes

péchés à toute personne qui croirait voir quelque chose de bien en moi...»

Et dans *Le livre des fondations*, sainte Thérèse donne en quelque sorte la clé qui permet de ne pas succomber à la tentation: «Méfions-nous de tout ce qui nous prive du libre usage de la raison, car ce n'est pas ainsi que nous gagnerons la liberté d'esprit... »

Ce conseil est d'une grande acuité aujourd'hui, à l'aube de l'an 2000, où tout semble permis mais où le libre usage de la raison n'a jamais été si menacé. «L'âme, pour avancer, doit non seulement marcher, mais voler.»

Le meilleur moyen de résister à tant de tentations ? Le détachement: «La sûreté, pour l'âme qui fait oraison, c'est de se désintéresser de tout et de tous, de ne s'occuper que d'elle-même et de contenter Dieu.»

Pourtant les choses ne sont pas si simples. De même qu'il y a tentation et tentation, il y a tentation de la tentation.

Le diable en effet est étymologiquement du côté de la division (διάβολος, «qui désunit»), soit de la zététique, de l'analyse (ανάλυσις, «dissolution»). Il semble ainsi qu'on puisse, par le biais du diable, retrouver la logique. Il s'agit en somme de parvenir à séduire la séduction, à tenter la tentation, tel Dante réchauffant la Sirène pour la faire chanter.

Le diable, au fond, est lui-même assez peu doué en tentation ; il ne parvient pas à tenter la tentation – diviser la division est le propre du divin –, il est condamné à en rester à la tentation simple – n'oublions pas que le diable, archange rebelle, est aussi déchu.

Au fond, le diable n'est pas assez agile pour *diviser la propre question qu'il est lui-même*.

«Le démon», dit encore sainte Thérèse dans *Le chemin de la perfection*,

«redoute les âmes décidées, il sait par expérience qu'elles lui nuisent beaucoup, que tout ce qu'il tente pour leur nuire tourne à leur profit et celui du prochain; il y perd.»

La tentation de la tentation est donc une véritable guerre, et comme toute guerre, elle se remporte par l'usage de la ruse (ce que Tchouang Tseu appelle «faire voir son vide»), ce que le père Élisée des Martyrs (qui connut saint Jean de la Croix et fut le premier carme déchaussé du Mexique) nomme le «mouvement d'élévation anagogique», manière «la plus facile, plus avantageuse et plus parfaite de vaincre les vices et les tentations, d'acquérir et gagner les vertus»:

«Car, grâce à l'élévation, l'âme se rend absente de là, se présente à son Dieu et s'unit à lui, laissant le vice ou la tentation et l'ennemi frustré dans son projet, ne trouvant plus qui frapper; car l'âme, étant plus là où elle aime que là où elle anime, s'est divinement dérobée à la tentation. L'ennemi ne trouve plus où frapper, il a perdu sa proie.»

Combattre le vice par le vide, l'induction en erreur par l'usage du sens, c'est aussi ce que préconise saint Jean de la Croix, dans *La montée du Mont-Carmel*: «Avec la liberté d'esprit, on surmonte aisément les tentations.» Et dans *La nuit obscure* il va jusqu'à expliquer que la tentation mène à la sagesse:

«Parce que si l'âme n'est tentée, exercée et éprouvée par des travaux et tentations, elle ne peut aiguillonner le sens jusqu'à la Sagesse.»

Une dernière remarque.

Dans la Bible, l'attente va avec la tente. La Tente d'assignation est en effet en hébreu celle du « rendez-vous » avec le divin.

La tente est également l'objet de la pudeur mobile des Israélites, puisque,

enseigne le Talmud, pendant les quarante années qu'ils passèrent au désert, les ouvertures de leurs tentes n'étaient volontairement pas placées en face l'une de l'autre, afin que nul ne soit tenté de se mêler des affaires d'autrui.

Quand on sait que la tente, en grec, est aussi une scène (σκηνή), et, par extension, le mensonge (la fiction théâtrale) et le cadavre (le corps est la « tente » – σκηνος – de l'âme), on imagine les enjeux métaphysiques que le mot recèle.

Si Heidegger écrit que « la parole est la demeure de l'être », on peut affirmer sans risque que la tente est celle de l'écrivain. La tente est une tour d'ivoire qui se déplace, et qui vaut son pesant d'or (Pindare: « La Muse allie à l'or le blanc ivoire » septième *Néméenne*), c'est-à-dire, théologiquement parlant, son pesant d'heures.

Dieu est la tente de qui sait l'attente. En un sens, Dieu n'a rendez-vous qu'avec les écrivains. Dieu ne tente que les écrivains. Parcourez n'importe lequel de ces gros volumes du Talmud qu'on dirait dérobés à une bibliothèque de Brobdingnag ; on a envie de savoir ce que racontent ces drôles de caractères carrés bizarrement agencés. Voilà bien un objet venu du monde de la tentation chaude. Pour un écrivain, pour un être passionné d'écriture, je trouve que c'est un objet tentant, non ?

Pour conclure, je citerai saint Paul (*I Corinthiens* 10:13), qui était σκηνοποιός de profession, c'est-à-dire qu'il fabriquait des tentes à Corinthe pour gagner sa vie : « Nul n'est tenté au-delà de ce qu'il peut supporter. »

Ainsi, en toute logique, est grandement tenté qui a démontré de grandes aptitudes.

Stéphane Zagdanski